



Première Guerre mondiale

Jacques Bainville

LA GUERRE ET L'ITALIE

Pourquoi l'Italie a voulu la guerre
Ce que l'Italie attend de la guerre
L'Italie et l'Autriche
L'Italie et l'Allemagne
L'avenir des relations franco-italiennes

nouveau monde
éditions

Ouvrage publié avec le soutien du CNL.

© Nouveau Monde éditions, 2012.
ISBN 9782369430018

LA GUERRE ET L'ITALIE

JACQUES BAINVILLE

LA GUERRE ET
L'ITALIE

Pourquoi l'Italie a voulu la guerre. — Ce que l'Italie attend de la guerre. — L'Italie et l'Autriche. — L'Italie et l'Allemagne. — L'avenir des relations franco-italiennes.

A MADAME
DE COUDEKERQUE-LAMBRECHT

Respectueux hommage.

J. B.

AVANT-PROPOS

La guerre montre les peuples tels qu'ils sont. Elle met leurs forces en valeur et ne fait grâce d'aucune de leurs faiblesses. Elle jette une lumière crue sur les caractères nationaux, sur les institutions et sur les gouvernements. Le conflit européen, en dressant les uns contre les autres les grands Etats, et en obligeant les petits eux-mêmes à prendre une attitude ou un parti, aura du moins servi à avancer notre connaissance du genre humain. La guerre actuelle fournit les éléments d'une prodigieuse étude de psychologie et de politique expérimentales. Les observations faites sur un pays à la faveur de pareilles circonstances ont beaucoup de chances de pénétrer fort avant en pleine réalité.

Pour l'Italie, nous n'aurons jamais, je crois, de meilleure occasion de la connaître, car il est vrai que nous la connaissions très mal.

Avec la France, les anciens malentendus sont dissipés. C'est dans une atmosphère de sympathie sans soupçon et sans mélange que vivent les deux pays depuis la rupture de la Triplice. Et puis, les Italiens n'ont pas joué de comédie. Ils ont montré le fond de leur âme. En se décidant à intervenir dans la guerre du même côté que nous, ils ont pris soin de faire remarquer que l'intérêt national de l'Italie était leur guide et « l'égoïsme sacré » leur point de départ. Cette formule fameuse a été lancée par M. Salandra, chef d'un des gouvernements les plus larges d'esprit et les plus honnêtes que l'Italie ait vus. C'est la base solide de la politique italienne, et pour l'accord des Alliés, la meilleure des garanties. Tous les jours qui se sont écoulés depuis que l'Italie a déclaré la guerre à

l'Autriche ont rendu plus intime sa collaboration avec les puissances de l'Entente. Ce résultat n'eût pas pu être prévu avec autant de certitude si l'Italie n'était entrée dans la guerre que par obéissance à des affinités de race ou par un mouvement enthousiaste mais fragile d'altruisme et de désintéressement.

On assure qu'au mois de mai dernier, un homme d'Etat italien, hostile à l'intervention, se flattait qu'avant trois mois l'Italie serait désabusée et lasse de la guerre et s'adresserait de nouveau à lui pour la tirer du « mauvais pas » dans lequel le nationalisme l'avait engagée.

Or, voici déjà beaucoup plus de trois mois que les Italiens se battent, et ils ne sont ni fatigués ni déçus. Ceux qui, au dedans comme au dehors, avaient cru l'Italie capable de renoncer promptement à son entreprise, en avaient mal calculé les ressources matérielles autant que morales. La faculté de résistance qu'elle manifeste est un des phénomènes les mieux faits pour montrer combien la nation italienne a grandi et s'est développée au cours de ces premières années du XX^e siècle.

Les Italiens, du reste, ne se sont pas fait d'illusions sur la nature de la guerre dans laquelle ils sont volontairement entrés. Appréciateurs judicieux et positifs de la situation générale et des forces en présence, ils ne se seront trompés ni sur la durée ni sur la difficulté de la lutte : là-dessus, nous avons recueilli sur place les témoignages les plus nets de leur clairvoyance et de leur résolution. Le temps a coulé depuis et montré que la volonté de l'Italie, telle qu'elle s'est affirmée durant les journées romaines de mai, était devenue de l'acharnement. C'est un sot préjugé, dont on reviendra, qui range parmi les facultés

dominantes des Latins la légèreté et l'inconstance. Sans parler de la Rome antique, est-ce que l'Italie du XIX^e siècle n'a pas montré, dans ses luttes pour l'indépendance et pour l'unité, une persévérance voisine de l'obstination ? C'est la même Italie qui s'est retrouvée en 1915.

Une vue élevée de la situation générale permet de se rendre compte des services considérables que les Italiens, au seul point de vue militaire, rendent à la cause des Alliés en immobilisant sur l'Isonzo et les Alpes juliennes plusieurs centaines de milliers de soldats austro-allemands. Reconnaître « l'efficacité de la coopération italienne », comme vient de le faire M. Briand dans une conversation publiée par un journal de Rome, c'est donc reconnaître avec justice une vérité certaine.

Mais l'équité demande davantage. Il faut toujours avoir devant les yeux que c'est par sa propre volonté, imposée aux éléments neutralistes, éléments puissants et nombreux, que le peuple italien est entré dans la guerre. Chaque fois qu'on se plaint que l'Italie ne fasse pas ceci ou cela qui, de loin, nous paraît simple, il faut bien se représenter que chaque pas en avant, toute extension donnée au conflit impliquent des discussions, une lutte, une résistance vaincue. Cet été, à Florence, sur le mur du musée des Offices, nous avons pu voir encore, inscrit en grandes lettres rouges, un *Abbasso la guerra*, lisible depuis le fond de la place de la Seigneurie. Or, un peu plus loin, sur un autre mur, se lisaient d'autres graffiti favorables à l'intervention. Eh bien ! ces deux courants, — tels le guelfe et le gibelin, — subsistent, mais le courant neutraliste est, d'une manière générale, dominé par l'autre que conduisent les éléments les plus forts et les

meilleurs du pays et qui en rassemble toutes les élites.

Les récentes déclarations de M. Sonnino, qui sont venues corroborer celles de M. Orlando, son collègue, l'adhésion officielle et formelle de l'Italie au pacte de Londres : autant d'événements survenus depuis que ce livre a été écrit et qui en justifient les prévisions. Une fois entrée dans la guerre, il était clair que l'Italie devait aller jusqu'au bout, jusqu'aux extrêmes conséquences de la décision qu'elle avait prise en rompant avec la Triplice, sinon elle eût fait une politique infantine. Et les Italiens ne sont pas des enfants. Ils ont même prouvé, par leur clairvoyance dans les affaires orientales, qu'ils étaient, pour l'expérience et la maturité politiques, fort en avance sur quelques-uns de leurs associés.

Nous avons essayé dans ce livre de montrer l'Italie telle que la guerre l'a fait apparaître. Nous avons essayé aussi de présenter les raisons profondes de l'intervention de l'Italie, raisons qui commandent sa politique future. L'Etat italien est un des plus originaux, un des plus vigoureux, un des plus riches d'avenir de l'Europe contemporaine. La guerre est survenue à l'un des moments les plus favorables de son évolution et de sa croissance. Ce moment, l'Italie a su le saisir et demain, croyons-nous, elle comptera dans le monde plus qu'elle ne comptait hier.

Voilà ce que nous devons savoir. Nous devons savoir aussi comment cela s'est fait. Ce livre traduit notre admiration pour les progrès de l'Italie, pour le réalisme de sa politique. Nous entrevoyons pour elle des succès prochains au moins égaux à ceux qu'elle a remportés dans le passé. Quiconque serait disposé à en prendre ombrage fera mieux de s'instruire d'abord, par cet exemple, des conditions auxquelles un Etat s'élève et un peuple grandit.

12 décembre 1915.

LA GUERRE ET L'ITALIE

CHAPITRE PREMIER — SENTIMENTS ET VOLONTÉS DE L'ITALIE

Un mot de Massimo d'Azeglio. — La comète de l'amitié franco-italienne. — L'Europe en armes. — L'Italie n'est plus une « expression géographique ». — Le « risorgimento del Risorgimento ». — Développement de la conscience nationale. — Puissance des souvenirs historiques en Italie. — La poésie et l'action. — Les traditions politiques et la guerre. — Raisons profondes de l'intervention italienne. — Insuffisance de toutes les explications partielles. — « Pour les plus grandes destinées de l'Italie ». — Ce que n'avaient pas compris les neutralistes giolittiens.

Au mois de mai 1859, peu de temps avant Magenta et Solférino, un patriote italien, un de ceux qui avaient le plus fait pour l'indépendance de l'Italie, Massimo d'Azeglio, écrivait de Turin à ses amis de France : « Il faut voir comme on reçoit vos soldats ! Hier, deux escadrons de lanciers passaient sous mes fenêtres au milieu d'une foule ne sachant plus comment exprimer son bonheur, et presque tous les officiers portaient un gros bouquet que les dames leur avaient jeté des balcons. C'est la lune de miel en son plein et j'espère qu'elle sera la comète de miel (passez-moi le néologisme), et encore de celles à révolutions séculaires. »

Ce mot curieux n'aura péché que par la modération et l'extrême prudence. Ce n'est pas en un siècle, comme le pensait Azeglio, c'est en moins de soixante années que la « comète » de l'amitié franco-italienne aura accompli sa révolution.

Durant le trajet de Paris à Milan, nous avons longuement pensé à cette espèce de prophétie. Quel voyage propice aux méditations, d'ailleurs ! Sans faire attention que nous allions, en passant par la Suisse, doubler les formalités de passeport, de visite et de douane, particulièrement minutieuses et sévères par ces temps troublés, nous avons pris le « raccourci » Frasne-Vallorbe, œuvre de paix qui venait d'être inaugurée en pleine période guerrière. Le « raccourci » allait singulièrement allonger notre voyage, mais nous n'en avons pas eu de regret. Au sortir d'une France en armes, une France où campait encore l'ennemi, où toute la population mâle était sous les drapeaux, jusqu'à ces réservistes des vieilles classes territoriales, aux cheveux gris et à la barbe en broussaille, et qui gardaient patiemment la voie ferrée, — au sortir de cette France en tenue de campagne et en armure de guerre, que trouvions-nous en effet ? Une Helvétie qui, dans sa partie romande, frémissait des mêmes passions et des mêmes espoirs que nous, et qui, dans sa partie alémanique, était pareillement prête à défendre ses frontières, décidée à ne pas subir le sort de la Belgique, et dont les montagnards étaient sur pied depuis bientôt près d'un an pour la sauvegarde de leur indépendance. Et puis, lorsque, le Simplon franchi, nous pénétrions en Italie, c'était encore le même spectacle militaire qui s'offrait à nos yeux, avec quelque chose de plus toutefois : cette activité, cet allant, cette rumeur allègre des premières semaines de guerre que nous avons connus aussi en France au début des hostilités... En définitive, mobilisés de France, de Suisse ou d'Italie, tous montraient, devant l'accomplissement du rude devoir militaire, non pas des visages résignés, mais des regards résolus, une acceptation entière. Quelle vision, rapide sans doute et

fragmentaire, et pourtant évocatrice et précise comme un document photographique, de l'Europe de 1915 et des lourdes et terribles tâches que l'existence d'une grande Allemagne a imposées à tous les peuples européens !...

Tandis que le train roulait à travers la plaine lombarde, sans un retard, avec une précision d'horloge dont les Italiens avaient le droit de s'enorgueillir au milieu de pareilles circonstances tandis que nous approchions des lieux historiques de Magenta et de Solférimo, nous entendions les conversations des voyageurs, tous favorables à l'intervention de l'Italie, approuvant avec chaleur la décision du roi Victor-Emmanuel et de M. Salandra. Et alors, il nous revenait à l'esprit une impression saisissante que nous avions gardée des grandes journées décisives de la crise internationale de 1914 d'où la guerre est sortie. Voisin, à Paris, de l'ambassade d'Italie nous avons vu, dès la fin de juillet, la rue de Grenelle s'emplier de sujets italiens en résidence dans la ville et venus demander les uns des renseignements, d'autres des certificats, d'autres un passeport. Sur les visages de ces pauvres gens, se lisait la même inquiétude, la même angoisse. Or, allait à la guerre, cela était sûr. L'Allemagne l'Autriche révélaient leur dessein, suivaient leur pensée d'agression. Et l'Italie n'était-elle pas leur associée, leur alliée ? N'y avait-il pas le pacte de la Triplice ?... Quoi ! Il allait falloir se battre contre la France hospitalière, la France amie ? Cette idée attristait les visages. On sentait qu'elle révoltait les cœurs. Mais, dès le 3 août, interprétant, soulageant la conscience italienne, le gouvernement de Victor-Emmanuel III déclarait sa pleine et entière neutralité, abandonnant à l'Allemagne et à l'Autriche la responsabilité de leur provocation. Et alors, on put voir les Italiens de Paris relever la tête,

mettre de la joie et de la fierté à arborer, à la manche, à la boutonnière, au chapeau, le tricolore rouge, blanc et vert qu'on ne verrait pas ennemi du tricolore bleu, blanc, rouge.

Ils obéissaient au même sentiment, les artilleurs italiens qui, à la même minute, sur la frontière des Alpes, changeaient la direction de leurs canons, ne voulaient plus que la bouche en fût tournée vers la France, — en signe que les Français pouvaient avoir confiance, se consacrer tout entiers, sans avoir de souci du côté du Sud-Est, à refouler l'envahisseur. Et cette attitude, loyalement prise, loyalement observée par l'Italie dès le premier jour du conflit, dès la déclaration de guerre, est-ce qu'elle ne l'engageait pas déjà ? Est-ce qu'elle ne la faisait pas entrer dans la voie qui la conduirait à intervenir aux côtés de la France ? L'heureux, le bel événement s'est produit à son heure, à l'heure où il devait, où il pouvait survenir avec l'efficacité la plus complète. Grande joie pour ceux surtout qui, amis et admirateurs de l'Italie intellectuelle, artiste, littéraire, avaient si longtemps redouté de voir ce scandale : l'Italie dressée contre la France, conformément au perfide programme bismarckien. En retrouvant, dans cet été de 1915, une Italie associée à notre cause et à nos armes, nous avons éprouvé un de nos plaisirs les plus vifs depuis cette guerre. Et quel soulagement, quelle satisfaction pour l'esprit de penser que le sang des héros français, en coulant jadis pour la délivrance de l'Italie, avait coulé aussi pour la France, que ce sacrifice n'avait pas été stérile puisqu'il avait contribué pour une part à faire naître cette heure, puisque, par sa vertu, s'était renouée l'ancienne alliance qu'on avait pu craindre de voir tombée en oubli.

Oh ! sans doute, et il importe de s'en rendre compte, nous ne sommes plus en 1859. Nous ne sommes plus au temps où le poète anglais Swinburne appelait l'Italie « le souci du monde ». Nous ne sommes plus au temps où Lamartine venait de dire : « Libérer l'Italie suffirait à la gloire d'un peuple », et où sa parole retentissait encore dans le cœur du peuple français. Nous ne sommes plus au temps où Napoléon III jetait l'épée de la France dans la balance européenne en faveur de l'Italie-une, et la collaboration d'aujourd'hui ne ressemble que de loin à l'ancienne collaboration du second Empire et du Piémont. Événements, situations, état des esprits ne coïncident plus point par point. La comète prédite par Massimo d'Azeglio brille au-dessus d'un monde transformé, d'un monde sur lequel a coulé du temps. Toutefois, hâtons-nous de le dire, cet astre, à son retour, aura reconnu bien des choses, bien des souvenirs d'autrefois qu'auront salué, eux aussi, avec émotion, en posant le pied sur la terre italique au milieu de ces grandes circonstances, tous ceux pour qui l'histoire parle un langage vivant.

*

Ce serait une grave erreur de se représenter l'Italie de 1915, l'Italie grandie et fortifiée, l'Italie majeure, grande personne qui a pris librement sa décision réfléchie en face du conflit européen, sous la figure et avec les traits de l'Italie du XIX^e siècle, celle qui en était encore à conquérir son indépendance, à vaincre les obstacles qui s'opposaient à son existence comme nation. Alors, l'Italie était dans les limbes. On pouvait même regarder comme si douteux qu'elle fût capable de vivre, que son plus mortel ennemi, Metternich, avait

pu se flatter de l'avoir pour jamais définie « une expression géographique. »

Cependant ne négligeons pas ceci : quelque chose, et quelque chose de fort, subsiste de la période héroïque, de la période douloureuse d'où a daté la renaissance politique, la résurrection (Risorgimento) du peuple italien : c'en est la part morale, c'en est l'idéalisme, c'en est la poésie. Nous avons pu dire un jour à Milan devant quelques personnes qui ont bien voulu nous passer le jeu de mots : « Il semble qu'on assiste ici au risorgimento del Risorgimento ». Il y a eu, en effet, dans l'Italie de 1915, une véritable résurrection des sentiments par la vertu desquels, au siècle dernier, l'Italie était sortie de son tombeau. Pour avoir l'intelligence de ce qui s'est passé, durant la grande crise européenne, dans les esprits italiens, il faut se rendre un compte exact des éléments divers qui sont entrés en action. Parmi ces éléments, la tradition historique et le souffle poétique du Risorgimento ne sont pas les moindres, et, à en faire abstraction, on se tromperait sur les causes générales de la guerre comme sur l'état d'esprit et l'orientation du peuple italien.

Très peu répandu en France, si ce n'est dans quelques élites, le sentiment de l'histoire anime l'Italie. Et il ne faudrait pas penser à la Vénétie et à la Lombardie seules, où le souvenir de l'oppression est évidemment demeuré plus vif et reste encore prochain. Plus d'un Milanais est né sous la domination étrangère. Plus d'un a entendu le cri : « Dehors les barbares ! » bien avant que la guerre de 1914 eût fait spontanément renaître, en Belgique, en France, partout, l'accusation de barbarie contre les Germains. A Milan, les luttes pour l'indépendance sont évoquées à tous les pas, presque à chaque pierre : le nom des rues lui-même (telle la rue Mac-Mahon) rappelle ce passé.

J'ai entendu plus d'un Milanais me dire : « Comment n'aurais-je pas été pour l'intervention, moi dont le père s'est battu en 1859 aux côtés de vos soldats ?... » Oui, le souvenir devait être plus puissant ici qu'ailleurs, mais il n'a été absent, en Italie, de l'esprit de personne : M. Salandra (il n'y a pas de meilleur exemple à citer) n'est ni Vénitien ni Lombard : il est de Bari, dans les Pouilles. C'est dire que la suggestion historique a agi sur tout le monde. On a même cru remarquer que, chez les adversaires de l'intervention eux-mêmes, il s'était trouvé des hommes qui ne pouvaient s'empêcher de songer aux années de croissance et de lutte du Piémont, années âpres et difficiles. Et ceux-là avaient craint, — bien à tort, — que la guerre contre l'Allemagne et l'Autriche ne compromît les résultats magnifiques, — inespérés, eux aussi, il y a un demi-siècle, pour les Italiens de peu de foi, — auxquels l'Italie de nos jours est parvenue.

L'Italien a la mémoire longue. L'histoire lui est familière. Sa propre histoire, son histoire nationale lui est sacrée et il y puise sans cesse des raisons d'agir. C'est ainsi que l'enthousiasme avec lequel l'Italie a accueilli l'expédition de Tripolitaine a marché de pair avec les fêtes qui ont eu lieu pour le cinquantenaire du Risorgimento. C'est à l'évocation de ces souvenirs, exaltants pour l'âme italienne, que l'Italie doit cette conquête. Retenons précieusement ce trait du caractère italien : il rend compte de plus d'un phénomène de la vie politique, déconcertant au premier regard. Quant à nous, nous avons toujours regardé comme dignes d'admiration et même d'envie les peuples qui n'essayaient pas de dissimuler de la légèreté et de l'ignorance en affectant le dédain du passé.

Avec les Français, les Italiens s'entretiennent volontiers, en toute liberté et franchise, des événements

qui, au cours des années, ont marqué les rapports de leur pays et du nôtre. Ils n'hésitent pas, et ils ont raison, à évoquer les heures mauvaises autant que les bonnes : ils estiment que le silence, en cette matière, n'arrange rien et ne sert qu'à nourrir les rancunes. Ce qui est significatif, c'est qu'ils ne craignent pas de remonter au-delà des incidents du Carthage et du Manouba, au-delà des incidents d'Aigues-Mortes. Un jour, devant la statue de Napoléon III qui se voit dans la cour du palais de l'ancien Sénat de Milan, un notable citoyen de la ville nous a dit ces mots si curieux : « Napoléon III... Nous lui serons toujours reconnaissants de Solférino. Nous ne lui avons pas pardonné Villafranca. » Eh ! bien, pour ne pas s'exposer à commettre de contresens avec les Italiens, pour que la conversation soit fructueuse avec eux, il faut toujours savoir qu'à leurs esprits lucides Solférino, aussi bien que Villafranca, demeure présent. Ces choses se sont passées voilà plus d'un demi-siècle ? Peu importe. Solférino reste pour les Italiens le nom de la victoire qui ouvrait toutes les espérances, Villafranca celui de l'arrêt brusque, de la déception amère... Et ils continuent d'éprouver avec force ces impressions opposées, telles que les avaient ressenties les contemporains de ces événements. Ils frémissent encore des passions de leurs ancêtres.

Telle est une des dispositions essentielles de leur intelligence et de leur sensibilité, ouvertes aux voix de l'histoire. Cette disposition, les Allemands, qui la connaissent, n'ont pas manqué de la cultiver. On nous a conté que, durant les semaines où le prince de Bülow négociait et intriguait désespérément à Rome, des agents de l'Allemagne, des commis-voyageurs de Guillaume II, faisaient, dans les osterie (en Toscane

En effet M. Sonnino qui, d'ailleurs, quand il le veut, sait fort bien parler, possède un flegme tout britannique, ce qui ne saurait surprendre étant donné ses origines : anglo-saxon par sa mère, il unit, à la vivacité d'esprit italienne, un imperturbable sang-froid. Il est curieux de se représenter aujourd'hui, après l'événement accompli, que l'entrée de M. Sonnino à la Consulta avait tout d'abord déçu, en Italie, les éléments nationalistes et les éléments de gauche, déjà partisans d'une politique énergique d'intervention contre l'Autriche et l'Allemagne, et que sa réputation de « tripliciste » alarmait. M. Sonnino laissa dire. Il se laissa traiter de sphinx. Pendant tout le mois de novembre, il observa les événements, il étudia au point de vue italien la question européenne. Le 9 décembre, par la dépêche au duc d'Avarna sur laquelle s'ouvre le Livre vert, il introduisait la politique de l'Italie dans une voie nouvelle, en exigeant de l'Autriche qu'elle respectât l'article VII du traité de la Triple-Alliance, article qui prévoyait le cas où l'Autriche-Hongrie troublerait l'équilibre des Balkans, et qui fondait l'Italie à réclamer des compensations pour elle-même... Dès ce moment, on allait à la rupture et à la guerre. Le sort en était jeté.

On peut dire que la rédaction, hautement prévoyante, extrêmement habile de cet article VII aura été déterminante pour la politique de l'Italie en 1915. A plus de trente ans de distance, les négociateurs italiens de la Triple-Alliance avaient réservé l'avenir de leur pays, ménagé sa liberté en insérant dans le traité cette clause résolutoire qui assurait d'avance le bon droit de l'Italie dans ses difficultés futures avec le gouvernement de Vienne, qui lui procurait le moyen de rompre justement et honorablement avec ses anciens alliés. Ce texte, dont la portée avait été si bien calculée, dont l'effet devait être si sûr, fait penser aux

plus fameux exemples de ce genre que renferme l'histoire des traités. Il vaut le célèbre « moyennant » de la paix des Pyrénées, qui avait permis à Louis XIV d'en finir avec le dessein d'Espagne. Il vaut le « alors et dans ce cas » dont l'empereur Léopold, au début des guerres de la Révolution, disait qu'il était sa loi et ses prophètes. Ainsi l'article VII aura été la loi et les prophètes de M. Sonnino.

*

Cependant M. Sonnino avait agi suivant les indications que la politique intérieure et l'opinion publique avaient données à M. Salandra et à lui-même. La haute régularité et la modération de sa procédure apparaissent par les étapes qui ont conduit à l'intervention italienne.

Le 3 décembre 1914, le ministère reconstitué se présentait devant les Chambres, et M. Salandra prononçait un grand discours-programme qui laissait pressentir que l'Italie était sur le point de suivre une ligne nouvelle. Aux applaudissements de l'assemblée, M. Salandra affirmait que le premier devoir du gouvernement devait être « le souci vigilant des futures destinées de l'Italie dans le monde. » Et, développant sa pensée, il montrait qu'à aucun moment dans l'histoire l'avenir de tous les peuples n'avait été plus gravement engagé, les problèmes du lendemain posés plus impérieusement. « La neutralité proclamée librement et loyalement observée, s'écriait le président du conseil, ne suffit pas à nous garantir des conséquences du bouleversement qui prend chaque jour plus d'ampleur et dont il n'est donné à personne de prévoir la fin. Sur les terres et sur les mers de